Éric Sommier

DIX

Roman

L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Extrait de la publication

Éric Sommier

DIX

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

à mes enfants

Extrait de la publication

Tout homme est une légende.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LUCIO

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Le soleil inondait le jardin et tout autour les montagnes glacées se découpaient sur le ciel. C'était le début du printemps, le lendemain même de l'équinoxe. La veille, le jour était strictement égal à la nuit.

Son grand corps accroupi sur le sol, comme recroquevillé, Lucio souriait. Les saxifrages étaient sur le point d'éclore et les grappes blanches des roses de Noël flottaient dans l'ombre légère du camélia. Le camélia lui-même était couvert de bourgeons. Leur vert plus clair tranchait sur le feuillage sombre. Bientôt, ils s'épanouiraient en masses blanches, d'une blancheur plus soutenue et plus éclatante que le pastel vieilli des roses de Noël ou que celle, ourlée de violet et presque transparente, des crocus de printemps.

La main de Lucio progressait minutieusement entre les fleurs. Il procédait avec méthode, ôtant délicatement du bout des doigts les pousses désordonnées des mauvaises herbes, et se rapprochait peu à peu des bruyères des neiges, là où tout semblait se confondre avec le parfum du chèvrefeuille d'hiver, entêtant comme la promesse de ce nouveau printemps.

Extrait de la publication

Lucio souriait parce qu'il savait maintenant proche ce moment où il serait possible de voir à l'œil nu pousser les plantes et la vie jaillir de toutes parts.

C'était un dimanche et, bien qu'il fût encore tôt, l'après-midi tirait déjà à sa fin. Les jours restaient courts et le froid ne tarderait pas à recouvrir d'un coup toute chose. Mais à cette heure, le foehn qui courait dans la vallée et hâtait la fonte des neiges caressait son visage.

Il déplia son grand corps et observa une dernière fois ses fleurs. Le jardin était propre et net, entretenu avec soin. Il accrochait ses contours irréguliers à une maison perdue en contrebas d'un hameau isolé. Lucio la louait pour une somme modique sans l'occuper ni s'y rendre autrement que pour inspecter, soigner et contempler ses plantes. Les arbustes étaient taillés avec application et les plantations nombreuses et variées, de sorte qu'en toute saison, où que l'on se tournât, des taches de couleur attiraient le regard.

Quelques semaines auparavant, moins d'un mois, la neige recouvrait la vallée. Plus bas, une coulée avait traversé le bourg où Lucio résidait et emporté plusieurs habitations. Il faisait encore nuit, juste avant l'aube, et alors que les trois autres occupants avaient été épargnés une femme encore jeune était morte, ensevelie sous les décombres d'une des maisons sinistrées, la poitrine transpercée par une poutre d'acier.

Pour ceux qui vivaient au fond de cette haute vallée, nichée au bout de l'Italie entre quatre des

Extrait de la publication

plus hauts sommets d'Europe, le souvenir de cette nuit demeurait étrangement présent. Aussi chacun attendait-il le retour des beaux jours avec plus d'impatience qu'à l'accoutumée.

C'était en 1999, le dernier printemps avant l'an 2000. Lucio avait trente-six ans. Ce jardin était la seule passion qu'on lui connût ; mis à part sa moto avec laquelle il paraissait se confondre, tant voir l'un annonçait l'autre.

CHAPITRE II

À Rome, les enfants mâles nés avec l'aurore étaient souvent des Lucius. Sa mère lui avait donné ce prénom au moment même où elle l'avait tenu pour la première fois entre ses bras, hurlant et cramoisi, couvert de graisse et de sang. Il était né au petit matin après une nuit de travail où les douleurs l'avaient éprouvée sans relâche.

Ce n'était pas le premier prénom qu'elle lui avait choisi car elle avait initialement prévu de l'appeler Pierre. Aussi accola-t-elle les deux prénoms pour le nommer Pierre-Lucio. Son mari se plia de bonne grâce à cette décision bien qu'il regrettât qu'elle ne l'eût pas consulté car personne n'avait à sa connaissance jamais porté ce dernier prénom dans leurs familles respectives.

Elle-même s'interrogea souvent par la suite sur les raisons de ce choix soudain. L'enfant n'était pas seulement né à l'aube. Il était venu entre Noël et le nouvel an, juste après le solstice d'hiver, à ce moment singulier où le cours de la nature s'inverse et où le jour recommence à gagner sur la nuit. Cette double circonstance lui avait paru une explication suffisante pour que le prénom Lucio s'impose à

elle. Mais elle ne put jamais se départir d'un certain embarras. Car elle savait que Lucio, plus que la promesse d'une nouvelle lumière, faisait revivre en elle le souvenir de cette nuit et des tourments qu'elle avait endurés. Et chaque fois que cette vérité lui revenait, elle se demandait si elle n'avait pas, par ce nouveau prénom, inextricablement lié son enfant aux souffrances qu'elle avait éprouvées si durement.

Quand il fut en âge de marcher, qu'il se mit à aller et venir et à échapper constamment à sa surveillance, elle prit l'habitude de crier régulièrement son nom afin qu'il lui répondît et qu'elle sût où il se trouvait. Au bout d'un temps, fatiguée de ce double prénom, elle ne l'appela plus que Lucio.

Ce fut un enfant facile. Si ce n'est qu'il manifestait peu de goût pour l'école et qu'elle se prenait souvent à déceler en lui une forme d'indolence. La crainte que ce sentiment lui inspirait la poussait à le rudoyer afin de l'encourager à se confronter plus directement au monde. Mais soit qu'elle s'y prît maladroitement soit que la nature de son fils offrît peu de prise à son éducation, ses diverses tentatives ne furent jamais couronnées de succès.

Ils avaient une petite maison au pied des montagnes, là où la pente était si abrupte qu'elle s'élançait directement vers le ciel.

Hiver comme été, il passait le plus clair de son temps à l'extérieur. Elle l'observait depuis la fenêtre. Il était calme et restait fréquemment immobile, perdu dans on ne savait trop quel rêve ; à moins qu'il n'eût pas rêvé et fût seulement resté là à ne rien faire. Muette, elle détournait les yeux et reprenait son travail.

Elle eut une fille quelques années plus tard. Lucio

ne lui manifesta pas d'affection particulière et ils restèrent relativement étrangers l'un à l'autre. Elle en conçut une certaine tristesse car ce n'était pas la relation qu'elle avait voulue pour ses enfants, mais elle se résigna en se disant que la différence d'âge était vraisemblablement trop importante. La faute ne lui en revenait pas. Car malgré le souvenir douloureux de son premier accouchement elle avait rapidement et ardemment désiré un second enfant. Elle en ressentait néanmoins une sorte de culpabilité et accordait à chacun un surplus d'affection pour compenser celle qu'elle pensait leur faire défaut.

Lucio avait grandi. Il était devenu long comme un jour sans pain, d'une minceur proche de la maigreur. Il avait quitté l'école depuis quelque temps déjà quand son père mourut dans un accident de voiture (fonctionnaire de l'équipement, il s'était tué inexplicablement en inspectant l'une des routes dont il supervisait les travaux de réfection pour le compte de la Région). L'argent de l'assurance servit à sa mère de mise de fond pour ouvrir un petit restaurant et, peu de temps après, Lucio abandonna les emplois insignifiants qu'il trouvait de-ci de-là pour se rapprocher d'elle et l'aider dans les diverses tâches du quotidien. Il paraissait prendre plaisir à son travail. Il vaquait en silence entre les tables parmi la clientèle d'habitués et ne rechignait jamais à accomplir une corvée.

Puis elle avait eu son attaque. Son esprit s'était brouillé. Elle doutait maintenant de ses souvenirs, ce qui la faisait souvent pleurer.

— Tu te rappelles cette poterie ?

C'était comme si elle cherchait à se rassurer, à lui demander de confirmer des faits incertains.

Extrait de la publication

— Elle était peinte en vert, avec des motifs jaunes et orange. Tu t'étais appliqué. On voyait avec netteté les traces de pinceau. Tu me l'as offerte lorsque tu avais trois ans.

Il n'en avait conservé aucune mémoire. Il craignait maintenant qu'elle ne s'énervât, en butte à l'impuissance de ceux que leur conscience trahit. Elle devait pourtant avoir raison : il avait pu constater en de multiples occasions que son insistance inquiète parvenait à faire resurgir des souvenirs enfouis au plus profond de lui, tels des morts abandonnés depuis longtemps. Il hésitait cependant, ne sachant que répondre. Elle avait gardé de son accident non pas une fixité mais une gêne semblable à un voile léger qui ralentissait le mouvement de ses traits sur une moitié de son visage, et Lucio ne savait jamais quelle part d'elle-même il devait regarder. Il ouvrit la bouche, sur le point de parler, puis avança la main et la posa sur celle de sa mère. Sa peau était fraîche et sèche ainsi qu'il l'avait toujours connue. Son contact était agréable. Avec l'âge cependant, les chairs s'étaient creusées ; elle disait qu'elles se retiraient à l'intérieur de son corps et que cela lui causait une grande souffrance. Il pouvait sentir les articulations et les nerfs affleurer sous ses doigts. Elle laissa sa main dans la sienne et changea soudain de sujet.

— Ton frère est venu me voir hier.

Elle le prenait maintenant pour sa sœur, sa fille à elle, trop éloignée pour lui rendre visite.

— Cela m'a fait plaisir…

Il lui sourit.

— Tu ne viens pas souvent… reprit-elle sans qu'il sache vraiment à qui elle s'adressait.

Il resta muet et elle se tut à son tour, les yeux posés au-delà de lui. Il pouvait voir une vie intense sur le côté éveillé de son visage.

— C'est le printemps, maman.

Elle retira sa main et le regarda bien droit. Elle caressa son visage. Il avait la même expression sincère et amusée, innocente, presque espiègle, qu'elle avait tant aimée. Ses yeux et sa bouche riaient sans rire vraiment. Ses traits étaient bien dégagés et ses cheveux flottaient en boucles sur son cou. Elle trouvait qu'il avait peu changé depuis l'enfance.

— Mon Lucio, dit-elle. Je suis fatiguée.

Elle savait qu'il était dimanche et que l'après-midi touchait à sa fin ; car chaque dimanche, à ce moment de la journée, il était auprès d'elle.

CHAPITRE III

Il n'était pas difficile de reconnaître le grondement de sa moto, une deux cylindres à la sonorité rauque. Aussi, lorsque Lucio écarta le rideau de perles de l'entrée, la plupart des présents avaient déjà tourné leur regard vers la porte et l'attendaient.

Le lieu faisait tout à la fois office de café et de restaurant. Il était situé non loin de la rivière qui traversait le bourg au fond de la vallée. L'été, les habitués profitaient de sa terrasse pour discuter interminablement au bord de l'eau en buvant du vin accompagné de fromages et de charcuterie. Ceux qui n'avaient pas charge de famille se retrouvaient ici en toute saison.

Lucio s'y arrêtait pratiquement chaque jour de l'année. Il se tenait là, juché sur un tabouret près du bar, écoutant poliment, sans presque jamais s'y mêler, les conversations que les uns et les autres nouaient d'une voix forte d'un bout à l'autre de la pièce. Quelque temps, cependant, il avait disparu. Il avait rompu le cours de ses habitudes et on ne l'avait plus vu. Il s'était à l'époque marié à une fille originaire de l'autre extrémité de l'Italie, venue d'un endroit exactement symétrique de cette vallée si l'on

Extrait de la publication

considère un centre imaginaire tenant, sur la carte, le pays tout entier en équilibre. Cette fille ne s'était jamais vraiment mêlée au reste du village et tous avaient adopté à son égard une attitude réservée. Puis elle était partie et il avait repris sa place parmi eux, si naturellement qu'il semblait ne jamais l'avoir quittée.

La maison à deux étages était une construction en pierres grises, surmontée d'un toit à la pente évasée, parsemée de fenêtres carrées de petites dimensions. Il y régnait en permanence une demi-pénombre. Ainsi que dans la plupart des bars à cette époque, la pièce principale était enfumée, encombrée de légers nuages gris où l'odeur du tabac se mêlait à l'alcool.

Ici les soirées s'écoulaient paisiblement. Le patron les connaissait bien et les invitait régulièrement après le service à rejoindre la table où il dînait en famille. Tous avaient leurs manies, leur place réservée, leur bouteille mise de côté, leur paquet de cartes et leur tapis de jeu.

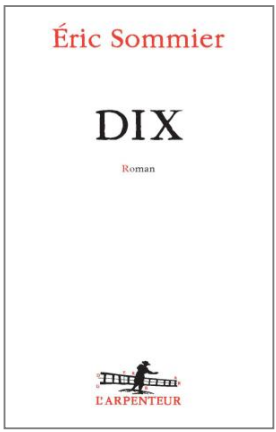
À cette heure, le dimanche, la salle était pleine. Juchée sur son haut tabouret, la silhouette de Lucio avait une apparence étrange : celle d'un cavalier trop maigre sur une monture efflanquée ou d'un personnage de vitrail dans le jour coloré d'une cathédrale.

Puis les jumeaux arrivèrent. Du plus loin que chacun s'en souvînt, ils ne semblaient jamais bien loin de Lucio. Bien qu'ils fussent strictement identiques (on racontait qu'ils étaient sortis rigoureusement ensemble du ventre de leur mère), tout ou presque semblait les opposer. Cela tenait à l'expression de leurs traits. Alors que le premier souriait volontiers, ouvert, bienveillant, adressant à chacun un mot

Extrait de la publication

Lucio 11
Le sauvetage 43
Après l'incendie 135
Dans l'abri 141
Épilogue 187

Extrait de la publication



Dix
Éric Sommier

Cette édition électronique du livre
Dix d'*Éric Sommier*
a été réalisée le 06 juillet 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133406).
Code Sodis : N49019 - ISBN : 9782072442704.
Numéro d'édition : 182295.

Extrait de la publication